

RETOUR EN ARRIERE...

Quelques faits et situations parmi ceux qui m'ont le plus marqué et furent déterminants dans ma vie...

Par Jean ROLLAND

*

Mes parents étaient plutôt pauvres et avaient à charge (partielle ou complète) leurs parents.

Naturellement, nous n'allions pas, comme bien d'autres en vacances. Après plusieurs années, pourtant, nous avons pu disposer d'une vieille bécane, puis d'une seconde, qui nous ont permis, parfois le dimanche matin et pendant le congé annuel de mon père, de faire des excursions dans les environs, sur les routes alors empierrées de silex ; avec les vieux pneus on crevait beaucoup.

J'ai pu, après concours, obtenir une bourse d'études pour le lycée Condorcet. J'y ai eu quelques bons copains mais les boursiers étaient, en général méprisés, au moins tenus à l'écart.

Mes vêtements, hérités parfois de cousins, rafistolés par maman étaient souvent moqués par des camarades qui, eux, ne connaissaient même pas la simple gêne.

Après mon bachot, à la seconde session de 1916, se posait la question de mon devenir. Il me paraissait difficile d'imposer à mes parents de nouveaux sacrifices pour me permettre d'entreprendre une préparation supérieure, même rapide.

J'avais alors, pour réel désir d'avoir une profession active, surtout de ne pas être rond de cuir. Le choix était donc difficile et restreint (j'ignorais que l'avenir se présenterait différemment). Et puis je devais être aussi prochainement appelé au service militaire, ce qui limitait encore plus la possibilité d'entreprendre, même d'avoir un emploi provisoire.

J'ai donc un peu trainé, sans succès et surtout sans idée bien arrêtée, ce qui inquiétait un peu mes parents, moi aussi.

La brasserie voisine avait besoin d'un jeune homme pour manier les tonneaux, laver les bouteilles et les emplir éventuellement les livrer. Présenté, accepté.

L'hiver 1916-17 a été très rude. J'en ai donc « bavé » un peu. Epreuve utile pour ma connaissance du monde du travail, aussi pour ma préparation physique au service de campagne.

Est-ce cet ensemble qui a déterminé chez moi cette grande timidité ? Je n'étais vraiment pas hardi.

Au cours de l'été (?) 1916, Siméon Martin, filleul de guerre de maman, blessé et infirme revint ou plutôt vient vivre à Colombes. J'ai donc l'occasion de l'entendre parler des « joies » de la guerre, de la situation des poilus. Peu avant mon départ pour l'armée, son frère Augustechasseurs d'un bataillon de chasseurs à pied, vint en permission. Entre autres choses son récit d'une récente offensive à laquelle il a participé activement m'a particulièrement frappé. À cette époque, toute offensive était précédée d'une formidable abondante préparation d'artillerie lourde de plusieurs heures, quand ce n'était pas de plusieurs jours, devenant extrêmement intense dans les dernières. Puis le rideau de feu se déplaçait progressivement vers les lignes ennemies, précédant les troupes attaquantes.

Lors de cette offensive, au moment où le rideau de feu s'était déplacé, au lieu de combattants boches, ce furent des civils, femmes, enfants, vieillards français qui avaient été rassemblés et poussés là et que les chasseurs français trouvaient devant eux, leur interdisant de tirer sur les ennemis.

À la vérité, ce trait de sauvagerie a dû être exceptionnel, peut-être unique au cours de cette guerre, mais on pouvait penser qu'il allait devenir la règle chez les boches. C'est dans cet esprit que je suis moi-même parti.

Pourvu du B.A.M. j'avais la possibilité de choisir, dans une certaine mesure, mon corps d'affectation : l'aviation me tentait mais je tenais à commencer par l'armée de terre. Tentant d'abord 2 régiments d'artillerie lourde et quelques autres fonctions dont on traitait les membres « d'embarqués » je choisis crânement l'infanterie, la reine des bataillons, la « Biffe ».

Incorporé au 82^{ème} R.I. à Montargis, je me suis trouvé successivement dans des chambrées différentes. Dans l'une d'elles (20 ou 24 lits) mon camarade Leclercq et moi étions les deux seuls à ne pas avoir fait un séjour à la prison de la Petite Roquette. C'était chouette !! Mais on s'entendait bien quand même. ⁽¹⁾

Plus tard, je me suis trouvé (témérement) mis à la tête d'une sorte de Corps franc dont plusieurs hommes provenaient des bataillons de discipline, les Bat. D'Af. Certains avaient même le couteau facile. Il y régnait pourtant, une

« haute mentalité » : on n'a jamais laissé un blessé sur le terrain, sans aller le rechercher parfois avec des pertes aussi vite que la situation le permettait, malheureusement, pas toujours assez vite pour qu'il puisse être sauvé.

À Issoudun, centre d'élèves aspirants, préparation intensive. Plusieurs fois par semaine, réveil pour services de nuit, qui ne nous dispensaient pas des manœuvres de jour. En tout temps, tenue : longeron de toile sans plus, pour manœuvrer dans l'herbe mouillée ou gelée ou enneigée, dans des terrains pleins de ruisseaux qu'on franchissait constamment. Après chaque exercice, on s'arrêtait pour étudier et discuter le « cas concret » et les longérons et le reste commençaient à geler. Excellent entraînement encore et en dehors de 2 ou 3 habitués, personne n'était malade (personne n'aurait voulu l'être).

3 juin 1918 La ruée Allemande est arrêtée

À la fin de mai, les Allemands ont rapidement progressé très sérieusement et leurs avant-gardes sont maintenant très proches de Paris. Notre front est rompu en plusieurs points. Ça devenait très inquiétant. La division des Loups est trébuchée depuis plusieurs jours. 167^e, 168^e, 169^e R.I. (le mien). ⁽²⁾

Le général Segonne se bat pour qu'elle ne soit pas disloquée, que ses unités ne soient pas mises séparément à la disposition d'autres corps en péril. Il veut et finit par obtenir qu'elle reste sous son propre commandement, chargée de boucher un vide. Mission insensée : ce vide à combler, devant Villers-Cotterêts est devenu énorme. Les trois régiments sont étirés, tout est mis indistinctement en ligne : une seule ligne, souvent largement interrompue et sans aucune réserve, sans seconde ligne.

Avec ma section de mitrailleurs, je suis à la lisière de la forêt de Retz ⁽³⁾ et j'ai, à ma gauche, un vide absolu au moins un kilomètre (peut-être plus). Inquiétant !

Le 3 juin, de bonne heure, l'offensive allemande reprend très vive. D'une position que j'ai eue le temps de bien rechercher, ma section, bien approvisionnée en munitions, tire sans arrêt et fait un véritable carnage ! Effrayant !

Au début de l'attaque, celle de mes deux pièces qui interdisait l'accès de la forêt, vers ma gauche, de face, avait été sérieusement bouleversé par un obus frisant, presque au but. Tous les servants étaient recouverts de terre et contusionnés mais, par miracle aucun n'était gravement touché.

Pendant que je fais remettre en batterie sur place, je m'aperçois qu'arrivent et se plaquant sur une sorte de petit dos d'âne qui nous domine, à quelques 25 ou 30 mètres, un Allemand (bientôt suivi d'un autre puis d'autres) s'y pointe brusquement. J'attrape vite le mousqueton d'un de mes gars, vise et tire ; un autre homme qui a vu lui aussi en fait autant.

La pièce bouleversée étant rapidement remisé en batterie, ce petit exercice a peu duré, mais a tout de même concerné 4 ou 5 ennemis qui, heureusement pour nous, se présentaient individuellement (et qui n'ont pas riposté, vraisemblablement pour la raison qu'on peut se douter...) Résultats, de cette journée, plus que satisfaisants pour nous puisque, par l'action vigoureuse des quelques troupes disséminées dans cette poche, l'avance inquiétante des Allemands s'y est trouvée bloquée. Heureusement ceux-ci ont sans doute eu peur d'un piège possible en forêt de Retz : s'ils y avaient pénétré, ils n'y auraient trouvé en face d'eux absolument personne !

Les Loups ont été l'objet de récompenses pour leur participation active à ces opérations que l'État-Major avait jugées très importantes et réussies. Moi-même, j'ai appris ultérieurement que j'avais été proposé pour la médaille militaire (moi dont c'était la première affaire très sérieuse, alors que bien des camarades en avaient bien d'autres à leur actif !). Une citation élogieuse à l'ordre de la division suffisait amplement et m'a fait grand plaisir.



Insigne du régiment Division « des Loups » 169^{ème} R.I.

Mais cette journée heureuse pour nos armes m'a aussi marqué terriblement et pour la vie : j'ai fait tirer beaucoup, beaucoup avec succès et j'ai moi-même tiré, à coup sûr avec succès ! Encore maintenant, je ne puis m'empêcher de l'évoquer secrètement, très souvent. Chaque fois j'en suis encore bouleversé, extrêmement. J'ai personnellement visé et tué !

Au cours des opérations, j'ai reçu dans l'entourage de l'œil droit un éclat d'obus qui, heureusement, m'a fait une blessure sans gravité. Décidément ce coin est un danger : ma première nuit déjà, quand j'étais très jeune, été ceinturé par un fils de fer barbelé ; encore là ce sera un autre corps plus sérieux reçu dans l'œil.

Ordre de la 128^{ème} Division d'Infanterie n°119 du 30 juin 1918...Aspirant Rolland Jean de la 3^{ème} Compagnie de mitrailleuses du 169^{ème} Régiment d'Infanterie

« Voyant le feu pour la première fois, le 3 juin 1918, a fait preuve d'un courage et d'un sang-froid admirables en présence de l'attaque d'un ennemi supérieur en nombre. A largement contribué à repousser l'attaque ennemie par le tir précis de ses mitrailleuses ». Signé SEGONNE

Déjà peu aguerri et assez bien accepté par les hommes de mon peloton ; j'ai d'abord été inquiet par ce « voyant le feu pour la première fois » dont je craignais qu'il me remette en question mon autorité naissante.

À la vérité, c'était bien le premier engagement particulièrement grave auquel je me trouvais confronté, avec la pleine responsabilité d'un secteur important. Le choix apprécié de ma position de combat et le succès final de l'opération m'ont, au contraire, fait pleinement « admettre » par mes hommes, malgré mon âge.

Je me suis simplement arrangé pour n'être pas publiquement décoré de la croix de guerre sur le front des troupes avec lecture du texte de la citation qui me gênait.

*

Le volet facétieux

Je suis avec mon sergent Tanquerel et sa section de mitrailleuses sous un pontet permettant le franchissement d'un petit chemin forestier par la ligne de chemin de fer venant de Corcy.

Le long du talus au Nord ou Nord-Ouest, à soixante mètres à peine, une maisonnette que les Boches n'occupent pas, dans la journée ou mois mais qu'ils tiennent sous leurs feux. Et cette maisonnette a une fenêtre sur la façade qui nous regarde munie de volets en bois dont l'un s'ouvre ou se ferme même si aucunement de souffle. Un signal ? Lequel ? Et pourquoi ? Si les Boches ont voulu nous intriguer ils ont parfaitement réussi. (Mais l'ont-ils su ?).

Le fait est signalé. On vient l'observer, on en discute, on en parle dans tout le secteur. Ça devient une obsession. Et le va-et-vient lui-même provoque à chaque instant une dégelée d'obus ou de torpilles. Comme les alentours déboisés sont surveillés par des mitrailleuses, il est impossible d'y aller de jour. Alors on envoie une patrouille la nuit puis une autre, sans résultat. Une nuit, c'est à mon tour d'y aller, avec Tanquerel ; attention, tirs de surprise fréquents. Nous tâtons tout le pourtour de la fenêtre et les alentours pour tenter de découvrir les fils qui, sans doute, permettent la manœuvre à distance. Rien, et pourtant le volet se met à tourner pendant que nous sommes en train de chercher.

Diable !, c'est le cas de le dire, et ça se met à tirailler ferme tout autour ! Il faut donc rentrer bredouilles une fois de plus. Et ça recommence le lendemain. Les esprits se montent, le phénomène prend de l'ampleur, ça devient inquiétant. Et ça finit par inquiéter le haut commandement, lui aussi.

Alors nous voyons arriver un gars du Génie, avec un autre – le propriétaire, dit-on de la maison hantée. Ils la font sauter et, presque aussitôt se produisent des actions qui nous occupent autre part. Nous n'avons plus l'occasion de revenir près de la maison démolie et nous ne saurons jamais ce qui pouvait mouvoir ce volet.

*

Attaque du 18 juillet 1918

En juillet, un sous-lieutenant arrive en renfort, après guérison d'une blessure, et demande à reprendre son poste à la 3^{ème} CM, je suis donc muté à la 1^{ère} CM commandée par le lieutenant de réserve Guelton, suffisant, pas très courageux, faux-jeton. Chef du 1^{er} peloton : lieutenant Arnaud ancien sous-officier d'artillerie passé sur sa demande dans l'infanterie avec le grade de sous-lieutenant. Moi je deviens donc chef du 2^{ème} peloton.

Comme le régiment a beaucoup trinqué depuis le début de juin et que les renforts reçus sont maigres, l'effectif de la compagnie permet seulement de faire 4 sections opérationnelles au lieu de 6.

Le 18 juillet, avant de pouvoir déployer pour l'offensive, il faut passer la **Savière** (rivière) à Corcy et ça ne sera pas une petite affaire !

Ordre de Guelton « écrivez Arnaud, qui prendra la tête de la colonne pour traverser la Savière ». Moi je me trouverai donc en queue avec la 4^{ème} section.

- Et après ? Point de direction – suivez Armand !
- Mais encore ? Mission ? – suivez Armand !
- Quel con ce Guelton ou quel salopard !

Passage de la Savière très dur, naturellement bombardement ennemi intense, concentré sur le point de passage, évidemment. Je vois de loin successivement passer (difficilement) Arnaud et les trois premières sections et je vais tenter à mon tour de traverser, sur l'autre rive. On vient me dire que tout le monde est en panne et en difficulté ; Arnaud a disparu avec une section. Que doit-on faire ?

Par bonheur le commandant Blin est à proximité et Bouvet, son adjoint, me donne la position exacte de bataille et le thème de la manœuvre prévue (que cet idiot de Guelton avait refusé de me dire). Je prends le commandement du détachement, prends d'urgence les dispositions utiles et charge Bouvet d'en rendre compte au C^{dt} Blin.

Le plus dur avait été le passage de la Savière. À partir de maintenant tout va se passer relativement bien et sans trop de casse jusqu'au moment où, ayant atteint notre objectif, nous nous arrêtons pour laisser passer ceux qui doivent prendre la relève.

Guelton, qu'on n'avait pas revu, se manifeste alors pour me faire une scène publique et me menacer du « tourniquet » (conseil de guerre) pour lui avoir désobéi (?) et usurpé un commandement pour le bleu que je suis encore. C'est impressionnant. Bouvet m'assure que le C^{dt} Blin saura mettre les choses au point. Mais il voudrait bien être débarrassé de Guelton, lui aussi.

Au cours de l'action, j'ai reçu un éclat d'obus qui m'a blessé au pied légèrement, mais assez pour me gêner très sérieusement et m'obliger à terminer la progression monté sur une voiturette. Heureusement le mulet Basile est très grand et très costaud.

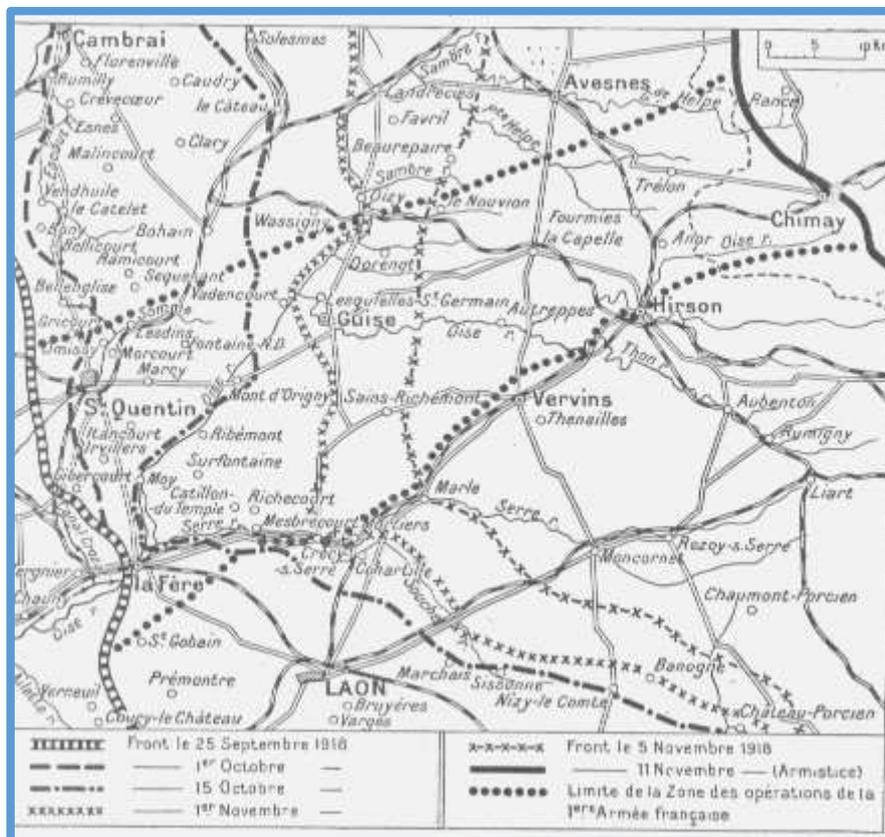
*

Forêt de VILLERS-COTTERÊTS

Nous avons opéré en forêt de Villers-Cotterêts pendant près de 2 mois ; sans l'intensité et la presque continuité des bombardements, tant par projectiles de rupture que par obus à gaz, je pourrais presque dire : période moins oppressante puisque alors on pouvait se remuer, se déplacer sans avoir à

craindre d'être repéré par les guetteurs au sol ou par les observateurs en avion ; mais offrant aussi un surcroît d'autres inconvénients.

En effet l'ennemi nous abreuvait de gaz de combat : quelques obus à l'arsine accompagnés ou suivis immédiatement d'obus chargés d'ypérite. L'arsine, suivant la quantité absorbée avant la mise du masque, provoquait des étternuements ou même des vomissements rendant impossible la tolérance du masque – si on avait eu le temps de le mettre – et l'ypérite pouvait alors agir plus efficacement, brûlant toutes les parties humides du corps, en particulier les muqueuses, les voies respiratoires. Les paillettes d'arsine qui s'étaient déposées sur les branches et les feuilles des arbres voletaient chaque fois qu'on se déplaçait ou qu'une petite brise soufflait. Quant à l'ypérite, elle était toujours présente dans les taillis à l'abri des grands vents.



Carte état-major front du 25.9.1918 Belgique

Une vigilance pointilleuse était donc indispensable. Mais comme il n'était pas non plus possible de garder le masque en permanence, nous visions tout de même en permanence dans une atmosphère très délétère.

Une fois, pendant que sous une toile de tente dans un bout de boyau, je rédigeais un rapport ou un compte-rendu, un obus à ypérite est venu éclater

assez près de moi, me couvrant de terre et de pierres qui m'ont un peu gêné pour enfileur mon masque.

J'ai été très affecté par cet incident, dont j'ai ressenti les effets sérieux pendant longtemps ; perte assez sensible au début de l'odorat et du goût, notamment, troubles des voies nasales.

Je ne pourrais pas dire que j'en sois complètement guéri maintenant, au contraire.

*

Attaque du 19 août 1918

Le 19 août, la 128^{ème} D.I. ayant laissé à d'autres le secteur de Villers-Cotterêts, débarque à Vic sur Aisne, Jaulzy et prend une position assez mal définie. Très vite ils ont décidé d'appliquer le système de défense inauguré en Champagne par le Général Gouraud : en avant de toutes les formations habituelles, une ligne de petits postes de mitrailleurs isolés sans aucun appui d'infanterie destinés à surprendre et à scier toute attaque ennemie importante avant qu'elle ait pu atteindre nos positions.

- Charmant pour ceux qui sont ainsi mis en avant !

Naturellement Guelton ne trouve rien de mieux que de confier au blanc-bec de 19 ans, encore peu chargé en expérience, la mission délicate et même redoutable d'organiser (seul) et de commander cette formation bizarre devant couvrir tout le bataillon. Secteur assez étendu pour lequel je dispose de 12 mitrailleuses de secteur « Saint-Etienne » (plus de 100 sortes d'enrayages possibles quand les pièces sont très bien soignées mais les miennes sont dans un état d'entretien très relatif). Je les groupe 2 par 2 (3 par 3 serait plus sûr) et chacune sera servie par 1 mitrailleur et 2 biffins sans aucune qualification de mitrailleur. C'est insensé !

Il me faut repérer les positions tactiques appropriées pour y installer mes postes, montrer aux hommes le nettoyage et le maniement de la St-Etienne (que même les mitrailleurs, maintenant habitués à la Hotchkiss ne connaissent pas toujours) les monter sans arrêt la nuit, car il faut bien penser que dans leur position avancée, pourvus de pièces peu fiables, ils auront la trouille autant que moi quand je parcours le bled et autant que mon agent de liaison qui m'accompagne partout sans enthousiasme, loin de là.

Au bout de plusieurs jours seulement nous aurions peut-être commencé à avoir quelques efficacités. Heureusement les Boches ont eu la bonne idée de ne pas nous attaquer et, en dehors de la pétoche nocturne, nous avons passé là une période très agréable (séparés de Guelton) !

Le 19 août, à l'aube, une descente générale de saucisses boches par notre aviation donna le signal de mouvements considérables de nos troupes. C'est par ceux qui allaient nous dépasser que nous avons appris l'offensive qui commençait dont le sinistre Guelton n'avait pas cru utile de nous informer. Il n'était d'ailleurs même pas venu nous voir, comme s'il n'était pas notre chef.

Le C^{dt} Blin, passant près de moi, me met au courant, non sans s'être étonné que je ne sois pas à la place qui m'est assignée dans l'offensive et nous avoir même un peu engueulé. Heureusement la renommée de Guelton est solide.

Il s'agit d'abord, pour chacun de nous, de retrouver l'unité à laquelle il avait dit prélevé pour constituer cette fameuse ligne, de petits postes, inhabituelle, ce qui n'est pas sans provoquer quelques troubles dans les mouvements en cours, déjà très gênés par le bombardement violent et incessant.

Pendant notre exil dans cette ligne avancée, nous avons été plus ou moins oubliés et mal ravitaillés. Il fait une chaleur terrible. Nous n'avons guère faim, mais soif, très soif. Et la région a été tellement arrosée d'ypérite que les rares points d'eau qui ont pu résister à la chaleur sont intouchables, empoisonnés. Et puis le masque ne peut pour ainsi dire pas être quitté sans danger grave. On étouffe.

Barrage d'artillerie particulièrement dense. Progression des plus difficiles et coûteuse. Les Boches se cramponnent désespérément. À côté des péripéties habituelles dans ce genre d'offensive, deux souvenirs me sont plus intensément restés.

- Rejoignant dans un entonnoir qui paraît accessible, l'adjudant X.... je le trouve en train de boire. Quoi ?.... de l'urine qu'il vient de recueillir dans son quart... Pouah ! Et pourtant c'est exact. C'était sans doute naturel pour lui.
- Progression dans le réseau de tranchées que les ennemis avaient eu le temps de creuser depuis leur arrêt et où ils semblent moins accrochés. Mes mitrailleurs sont tous, comme toujours, très chargés et la marche sous les obus est difficile dans les boyaux. Avant d'arriver à un coude, dans une partie qui ne paraît pas tout à fait

déblayée, à tout hasard, je pose ma caisse de cartouches je charge le mousqueton que je tiens et l'arme de la petite baïonnette. On ne sait jamais.

Effectivement, arrivant au tournant, je me trouve face à face avec un Allemand dans le ventre duquel je plante mon engin, s'il m'en laisse le temps. Peuh ! Mais c'est lui ou moi.

Heureusement Tanquerel, qui avait senti le vent, sans nous laisser le temps de nous détendre, l'abat d'un coup de revolver. Ouf ! Ça ne vaut guère mieux mais j'aime mieux ça tout de même. Et puis qui peut dire si je me serais détendu le premier ? Je suis reconnaissant à mon sergent de m'avoir évité de commettre ce meurtre et de faire cet assassinat écoeurant vu de tout près que de loin. Et pourtant !

***Ordre de la 128^{ème} Division d'Infanterie n°124 c du 28 août 1918
Rolland Jean, aspirant à la 1^{ère} Cie de mitrailleuses du 169^{ème} R.I.
Jeune chef de section de grande valeur, animé du plus haut sentiment du
devoir.
Le 19 août 1918 a entraîné ses hommes à l'assaut des positions ennemis
malgré des difficultés nombreuses et la violence du bombardement
Signé : SEGONNE***

Ce n'est sûrement pas Guelton qui a rédigé ça.

*

La Peur

On ne va sûrement pas manquer d'observer que je parle beaucoup de la Peur, la Trouille, la Pétoche, je devrais plutôt dire seulement : la Peur : c'est qu'il n'est pas déshonorant d'avoir peur. Dans certaines circonstances – que bien d'autres ont connues plus longtemps que moi, et qui ne pourront pas me contredire, la peur, à des degrés divers, était pour ainsi dire à peu près constante. On peut bien arriver à s'y accoutumer un peu, plutôt à s'habituer à vivre avec elle, à la supporter et c'est en réalité ce qui en général ce qui se produit – mais ceux qui osent prétendre qu'ils n'ont jamais eu peur, ou qui crient les « seules fois qu'ils ont eu peur », ceux-là sont des menteurs... ou des anormaux.

Le plus difficiles c'était d'arriver à ne pas le montrer, de réagir et d'agir comme si... cela s'apprenait ainsi mais c'était dur...

*

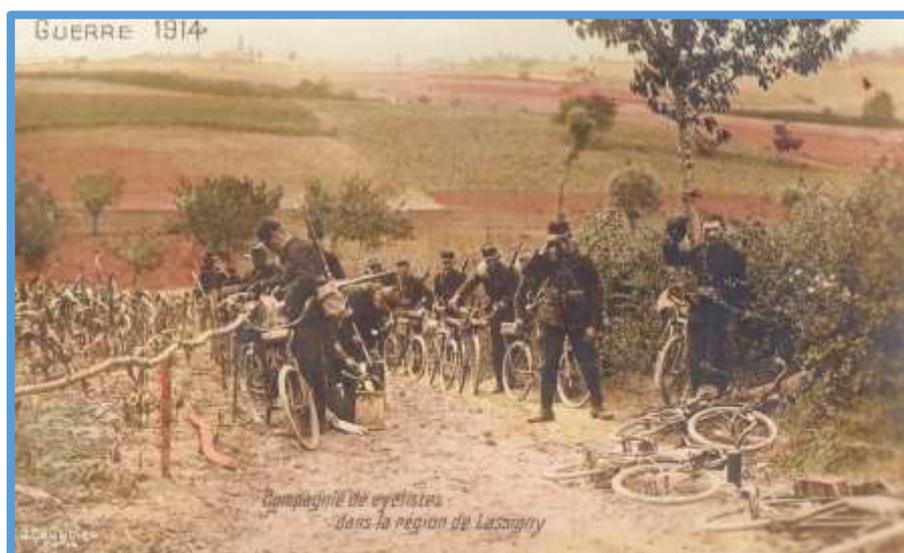
Fin septembre 1918 – Offensive en Allemagne

Le régiment est arrivé à Petite Synthe près de Dunkerque, venant du Moulin de Laffaux où il a énormément trinqué. (J'étais en permission) Il « touche » des renforts assez disparates et doit gagner les lignes de départ pour participer à une nouvelle offensive en liaison avec l'armée belge.

Depuis ma nomination comme sous-lieutenant, je suis affecté à la 1^{ère} Compagnie d'Infanterie, remplaçant provisoirement Fain, qui commande la compagnie en l'absence du capitaine Valdire. (Fain sous-lieut. A peine plus âgé que moi).

Nous nous déplaçons à pied par étapes nocturnes de 35 à 40 kilomètres, chaque jour alourdis par des distributions de cartouches, grenades, et un tas de fourbis qui pèsent.

Avant la dernière étape qui, si je me souviens bien, doit passer par Skensh, la maison du Passeur, etc..., une petite caravane groupant l'officier pour chacun des 9 bataillons de la division est chargée le jour d'aller reconnaître les positions de départ qu'on gagnera dès la nuit. Pour ce 1^{er} bataillon, c'est moi qui suis désigné, muni d'un de ces vélos pliants équipant les chasseurs cyclistes. Marrant.



Compagnie de cyclistes guerre 14/18

Le chemin à parcourir est très mauvais et sinueux à cause des destructions. Si jamais nous nous y retrouvons en pleine nuit, dans ce chaos que chahute encore un bombardement plus qu'intermittent, nous aurons de la veine ! Sur la ligne de départ il y a quelques abris que nous n'avons pas le temps de visiter car il faut rentrer rapidement pour prendre la tête des colonnes. Dommage !

70 kms en vélo raccourci le jour, 35 kms à pied la nuit, sans compter les navettes et les reconnaissances quand on s'est trompé de route : je suis crevé et naturellement copieusement engueulé à chaque fausse manœuvre et quand les gars s'aperçoivent à leurs dépens que la plupart des abris ne sont disponibles que parce qu'inondés !

Dès le matin suivant, c'est-à-dire à peine revenus (arrivés), nous commençons le mouvement en avant, en soutien de divisions belges qui attaquent. Bientôt, la forêt d'Houthulst constitue un énorme îlot de résistance d'où on leur tire dans le flanc et dans le dos : à nous de les en décharger. Ce sera très dur.

Arrivés au Stadenberg, les Belges s'arrêtent, ayant atteint leur 1^{er} objectif. Assez curieusement, j'apprendrai plus tard qu'au 14^{ème} de ligne que nous dépassons, appartenait le lieutenant Demayer qui sera mon voisin de lit de souffrance (et de rigolade) à la Panne. Un numéro !

Après Houthulst, Roulers, où ça accroche terriblement encore.

Nous contournons Staden et sommes arrêtés peu après, à Haz.... ?? Là aussi, la résistance est sévère, quelques nids de mitrailleuses bien placés interdisent toute progression. L'un d'eux pend en enfilade une espèce de dépression allongée où se trouvent arrêtées plusieurs de nos unités, et font des dégâts.



Arrivée des troupes Allemandes à STADEN Belgique grande guerre 14/18

Le C^{dt} Blin me fait demander par Fain d'aller avec ma section le déloger. Je rejoins donc la section Grave, qui se terre à quelques dizaines de mètres du

repaire : une mauvaise construction aux murs de terre à l'angle de 2 chemins, dont toutes les ouvertures de notre côté ont été obturées, et dont l'adjudant Crane ignore le nombre d'occupants, ceux-ci ayant ralenti leur activité au moment où il prenait position.

Vraisemblablement un piège et un sale piège. Je décide d'attendre le crépuscule pour faire ce saut ; ma section enfile dans un boyau qui se termine là. Je serre la main de Grave qui, visiblement inquiet, nous souhaite bonne chance ! Puis : Allez les gars, on s'en va !... Personne ne bouge. Bien sûr, leur silence est éloquent, ils pensent : Après vous, mon lieutenant ; ça va de soi. Mais quand j'ai fait quelques pas, ils me suivent sans difficulté, sinon sans la même trouille que moi. Seulement on veut pas trop en avoir l'air : quelques dizaines de mètres à franchir à découvert, ça permettra à ceux d'en face, de faire des cartons faciles.

Par chance tout se passe bien, nous traversons le glacier sans essayer de fusillade. La maison est inoccupée (depuis peu) et nous nous y installons prenant les dispositions nécessaires pour n'être pas pris au piège probable.

J'avais remarqué quelques tas de fumier le long d'un sillon, comme si l'épandage avait été arrêté. La nuit était maintenant tombée. Machinalement je continuais à regarder fréquemment ces tas de fumier. Et dans l'obscurité, je croyais voir un hangar.

La nuit, à force de fixer un point, l'inquiétude aidant, il n'est pas rare de le voir bouger. C'est le lot connu des sentinelles. Mais mon voisin, consulté, à la même vision, puis un autre tas remue, et tous semblent insensiblement se rapprocher de nous. Alors je les fais arroser d'un chargeur de F.M. Et ça suffit pour arrêter leur mouvement. : Ils devaient donc être peu nombreux et non pourvus de mitrailleuses. Finalement la nuit s'est passée avec échanges de grenades et fusillades imprécises, mais sans dégâts pour nous. Heureusement car j'étais assez mal pourvu : une section que je ne connaissais pas, très récemment complétée par des renforts disparates, un de mes sergents portait bien une tunique à 2 rangées de boutons, comme ceux de la Coloniale, mais ne débordait ni d'ardeur ni d'énergie ; l'autre, cl.9 arrive tout droit d'un peloton de St Cyr, était dans un état de surexcitation qui m'obligeait à lui botter les fesses pour le faire taire. Faudra pas le répéter ! Le moral n'y étant vraiment pas jusqu'à ce que les Allemands, au petit jour, se soient discrètement repliés.

Le matin, à ma grande surprise, je vois arriver mon camarade Fain accompagné seulement de 2 hommes. Ayant entendu tirailler toute la nuit et nous pensant en difficulté, il vient prendre de nos nouvelles (des nouvelles de sa section) ! Gentille attention mais grave imprudence, même faute lourde, étant donné notre position à l'intérieur des lignes allemandes, pour lui qui a la responsabilité de la compagnie.

Il vient aussi me dire que les mitrailleuses délogées de notre petit fortin s'étant établies plus loin, il convient d'aller les réduire au silence ou plutôt les détruire si possible. Je forme 2 colonnes, dont l'une confiée au sergent Malherbe. Objectif et cheminements fixés, en avant ! Je fais à peine un mètre au dehors et je reçois une balle dans la cuisse : un seul coup de fusil lâché par un tireur embusqué pas très loin, qui attendait le premier sortant et ne l'a pas manqué. Pourquoi un seul coup ? Sensation éprouvée : un fort coup de trique. Cuisse traversée, l'os me paraît pas avoir été touché mais ça saigne. Pansement sommaire et on repart, en se défilant cette fois soigneusement.

Au bout d'un certain temps, la marche devient très difficile et ça saigne. Je me serre la cuisse avec ma cravate. Le cuistot de Valdire, un fort gaillard, me prend sur son dos car il y a encore une distance à parcourir et la progression est lente et difficile.

Tout d'un coup, clac ! Mon porteur me laisse tomber et se jette à terre, il a seulement senti le claquement, mais moi, j'ai reçu une seconde balle dans l'autre cuisse (elle est passée sans le toucher, entre son buste et son bras). Il doit y avoir une bonne heure que j'ai reçu la première.

Comme l'endroit est très exposé, mes gars continuent vite sans moi. Je me traîne vers un point qui devrait être un peu défilé, près d'un petit sillon, où je vais me faire un pansement et comme ça saigne je partage ma cravate en deux bouts pour me serrer les deux cuisses. Zut le sillon est plein d'eau sale. Tant pis, je m'y glisse, car les Boches m'ont vu et me lancent des torpilles. Mes cuisses trempent dans l'eau qui commence à rougir. Les vaches, quelle dégueulasserie !

Et cette eau est très froide : il a dû geler cette nuit. Qu'est-ce qu'il va résulter de ce bain stupide ? Et puis être seul, seul et impotent, tout près de ces gens qui ne me veulent pas de bien. A deux on aurait moins peur, ça devient épouvantable.

Tout d'un coup il me semble entendre un bruit plus proche : des Boches s'avancent par bonds. Pour me cueillir sans doute. Non je ne veux pas. J'ai un révolver et un pistolet avec pas mal de chargeurs ; je tire dans leur direction et ils me lancent des grenades. L'une d'elles éclatent presque sur moi et un éclat m'arrache l'articulation de l'annulaire droit. Alors je tire de la main gauche sans rien viser. Je tire, je tire. Et tout semble se calmer.

Pourtant au bout d'un temps qui me paraît très long !, ça reprend et une grenade ou peut-être même une torpille vient éclater à quelques mètres de moi, me recouvrant partiellement de terre, de pierres, un éclat me casse la gueule et me coupe la langue, d'autres se fichent dans mon casque, que je ne peux enlever, ni même relever. J'essaie de cracher des coquilles d'os, de la terre, du sang. Avec mon maxillaire mou et ma langue qui pend, c'est difficile, d'autant plus que ça tiraille beaucoup de partout. C'est le coup de grâce, je ne donne plus cher de ma peau !

Pourvu que les Boches ne s'approchent pas !

Il faudrait, pour me tirer de là, que les copains progressent vite et beaucoup, car je suis depuis longtemps en zone ennemie. Et puis que sont devenus les gars de ma section, qui ont continué sans moi.

Tout s'est passé en plusieurs heures bien longues, au cours desquelles, j'ai bien du mal, encore maintenant, à ne pas revivre les angoisses passées, qui durent encore, la trouille. Être seul !

Quelques mouvements de capotes grises dans le bon sens me donnent un peu d'espoir : les Français doivent avancer. Et pourvu qu'on me trouve, blotti dans mon eau sale !

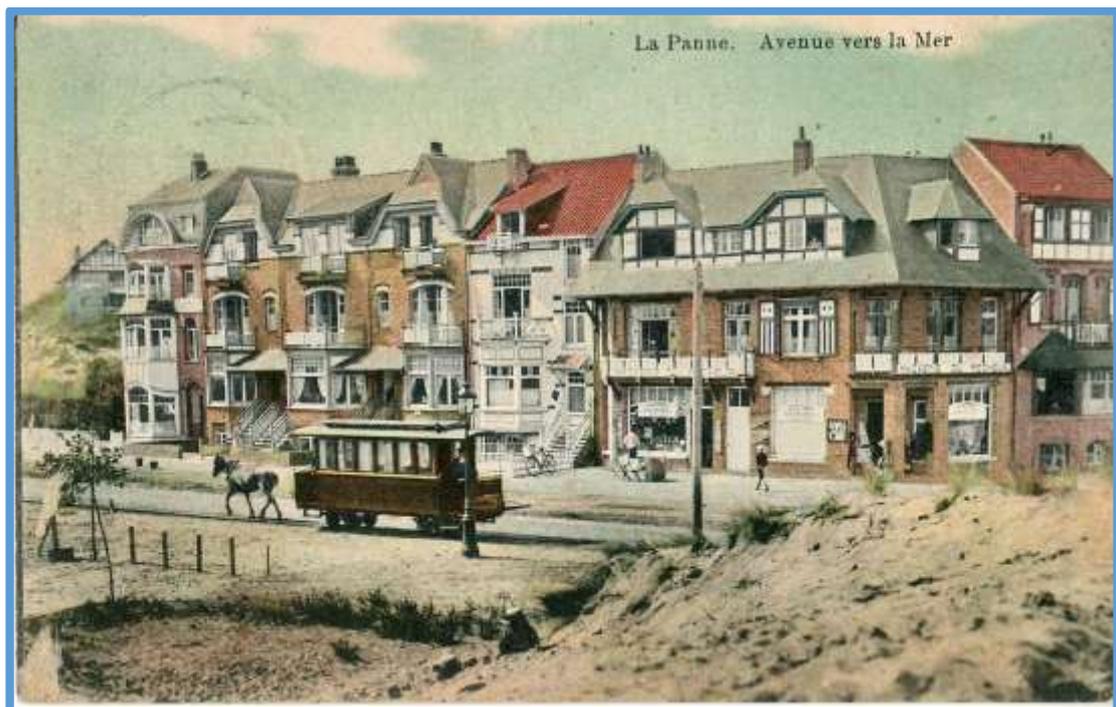
C'est tout de même ce qui finira par se produire : quatre brancardiers me repèrent et m'emportent. Mais pourquoi me tiennent-ils si haut, sur leurs épaules, alors que les Boches nous tirent dessus ; Les salauds. Brassards de croix rouge, ils s'en foutent et les brancardiers ne pipent pas, marchent, avancent, quel cran !

Au poste de secours du bataillon, le toubib nettoie mes plaies et les panse. « Moches, moches, tes trous dit-il, il faudrait qu'on t'opère rapidement pour éviter la gangrène »

Heureusement la sauterelle (ambulance Ford haute sur pattes) conduite par deux Américains vient de revenir et va m'emmener de là avec deux autres malheureux très amochés eux aussi.

Voyage effrayant dans des terrains et sur des chemins bouleversés de trous d'obus dans lesquels la sauterelle s'enlise plusieurs fois. Mes deux malheureux compagnons, qui ont des fractures des membres, souffrent terriblement. Arrêts fréquents, manœuvres brutales, passage près de postes de secours qui ne peuvent nous accueillir, mais on nous pique chaque fois contre le tétanos (?). Comme il fait froid. Il a gelé dans la nuit – on nous couvre d'une couverture trempée qui nous gèle un peu plus. Mais tout ça nous occupe, et le souvenir en est maintenant des plus grotesques.

En fait d'être opéré très rapidement, c'est seulement le lendemain vers midi que nous finissons par échouer à la Panne – ambulance de la Reine des Belges – où on va enfin s'occuper sérieusement de nous et constater les dégâts qui s'accumulent.



La Panne en 1914

Là, je ne sais pas pourquoi, je commence à faire l'imbécile. Malgré mon maxillaire qui remue et ma langue que j'essaie de ne pas mordre ou avaler, je proteste énergiquement parce qu'on veut couper ma culotte pleine de boue et de sang pour atteindre mes plaies. Après cela c'est l'aumônier qui tient à

m'administrer, alors que j'ai plus envie de mourir. Alors, je l'engueule, copieusement, vertement, salement même.

Pourquoi ?, ce brave curé flamand trouve enfin la bonne solution : il va seulement faire une petite prière pour moi. Nous nous reverrons souvent un peu plus tard et serons bons amis.

Ordre de la VIème armée

ROLLAND Jean, sous-lieutenant au 169^{ème} Rég^t. D'Infanterie 1^{ère} Compagnie

« Modèle de bravoure et de sang-froid. A vaillamment conduit sa section pendant les premiers jours de durs combats, notamment à l'attaque d'une ferme dont il s'empara de haute lutte. Blessé au cours de l'action, reçut deux nouvelles blessures pendant son transfert au poste de secours. »

Q.G.A. 11 décembre 1918 signé : Degoutte.

Remarques : dans le texte de cette citation il est fait état de deux opérations successives mais distinctes, au cours de la seconde, que je viens de relater, j'ai reçu successivement non pas deux mais trois nouvelles blessures graves et pas pendant mon transport, mais avant d'être retrouvé pour être transporté au poste de secours. Bah ! Je n'en suis pas plus avancé.

Après mon accueil à l'ambulance de l'Océan, plusieurs choses se sont passées, notamment **les** opérations chirurgicales. Je n'en ai conservé aucun souvenir.

Réveil dans un lit. Il paraît que j'ai pleuré. Tiens, ma mâchoire ne remue plus, mais je souffre vivement de partout. Quelque chose me brûle les pieds : une chauffeuse électrique que je fous par terre rageusement. J'ai soif : un brancardier s'approche avec une pipette d'eau ; j'veux du pinard, chez moi on boit du pinard !

Le brancardier, brave Flamand, simple musicien au régiment des Guides de la Reine, ne comprend pas très bien, mais finit par être impressionné et va chercher sa propre bouteille de vin, à laquelle je bois au goulot, et ça ressort à travers mon pansement. L'infirmière s'en apercevra plus tard. Je me rendors, assommé.

À mon réveil, je me rends compte que je suis dans un lit seul dans la chambre, tandis que dans le long couloir beaucoup de malheureux sont couchés sur des brancards. Alors quand le brancardier passe, je lui demande pourquoi ? Il s'exprime difficilement en français mais à sa mimique je crois comprendre que

dans cette chambre on met les plus mal en point et qu'ils ne l'occupent pas longtemps. Merci.

Effectivement je n'y suis resté que deux jours, mais l'esprit de contradiction aidant sans doute je n'ai pas suivi le chemin qu'on semblait me dire habituel. Alors on m'en a sorti pour me mettre dans une chambre du 4^{ème} étage, en compagnie du lieutenant Demeyer du 14^{ème} de ligne.

À entendre ce brave Flamand en train d'agoniser, je me suis raidi. De ce moment date ma première résistance active. Il m'a sauvé peut-être d'une dégringolade déjà bien amorcée.

*

Mon état

En fait chacune de mes blessures n'était pas, par elle-même, tellement grave. C'est leur condition, le manque très prolongé de soins, la perte abondante de sang, surtout le séjour dans l'eau sale et la gelure des pieds qui avaient dangereusement aggravé mon état ; d'autant plus que, depuis mon séjour en forêt de VILLERS-COTTERÊTS, mes fonctions gustatives et nasales et mon appétit avaient déjà bien souffert de l'absorption prolongée de gaz délétères. Par chance, j'avais d'origine un précieux capital sanitaire qui me fut d'un précieux (sérieux) secours (concours).

La très forte perte de sang – probablement – subie en quelques jours avait aussi une forte action sur mes fonctions cérébrales. J'avais des trous de mémoire impressionnants et de grosses difficultés à trouver mes mots pour m'exprimer. Il m'aurait paru impossible, si j'avais été en état de voyager, de rentrer près des miens dans cet état. Alors je suis resté. Et puis j'étais bien là-bas.

Une autre déficience ayant sans doute la même origine m'a mis assez longtemps au supplice et ne s'est seulement atténuée que très progressivement : rougir, piquer des fards en parlant, sans parler, sans raison apparente, comme si j'étais surpris en train de mentir. Sensation des plus désagréables, démoralisante, allant jusqu'à me faire renoncer à discuter, à raconter, à m'exprimer.

Était-ce simplement une exacerbation de ma timidité foncière qui, s'ajoutant à mes autres malaises, avait sa source dans le bouleversement considérable subi

par tout mon être, par mon sang gâté, par ma personnalité chamboulée ? – et j’avais eu vingt ans au début de mon séjour à la Panne.

Cette déficience se manifestait alors à tout instant, in-dissimulable ; je n’en parlais jamais. Et moi-même je le nommais mon « âge critique » parce qu’elle avait bien des points communs avec l’état de maman alors âgée de 49 ans.

L’ambulance de l’Océan, à la Panne ⁽⁴⁾

L’ambulance de la Reine Elisabeth avait été installée dans l’hôtel de l’Océan, à la Panne. Elle a groupé autour du D^r Depage, médecin de la Reine, des gens de grand talent et de grande expérience : P^r Neumann de la Faculté de Liège, D^r Janssen, Brohé, Lonchay.

Mais au moment de l’offensive alliée de septembre 1918, peut-être à la suite de précédents revers, la plus grande partie de son matériel, y compris tout le système de chauffage central, avait été expédiée à Morta... ?? m’a-t-on dit. Quant au personnel médical, infirmiers de service, il était presque nul (en quantité).

Demeyer, mon nouveau compagnon de misère, près de qui on m’avait déposé à ma sortie de la chambre des condamnés, occupe une chambre au 4^{ème} étage. Il est appuyé à un dossier avec plusieurs oreillers. Respiration bruyante, on dirait qu’il fait des bulles en soufflant dans un tube plongé dans l’eau. Zieux fermés, pâle en train d’agoniser. Encore moins capable que moi de causer (sternum éclaté dans les poumons arrachés).



Ambulance de l’Océan à la Panne (Belgique)

Pourtant, le lendemain, après avoir juré en flamand (et en français), il essaie tout de même d'engager la conversation. Nous jouons un curieux duo.

Son état, désespéré au début, semble s'améliorer au bout de quelques jours. Il en profite pour sortir les pieds du lit, malgré la défense formelle du médecin craignant de nouvelles hémorragies, et regarde par la fenêtre tournée par là. Il voit le prince Léopold passant avec son officier d'ordonnance. Il vit les deux petits princes (Charles et Marie-José) jouant sur la plage et faisant des niches à leur gouvernante. Ils aiment beaucoup patauger dans l'eau puis brusquement se tremper complètement en allant vers le large pour que leur gouvernante soit obligée d'en faire autant.

Et Demeyer, en hoquetant, me raconte tout ça.

Quand il se sent un peu moins faible, il rassemble 3 ou 4 brancardiers allemands, leur colle en main des béquilles et leur commande le maniement d'armes et la « parade marche ».

Un jour on signale un retour de grippe espagnole (cela s'appelait la fièvre espagnole). Les plaies sont encore ouvertes, il à peine à respirer et marche encore difficilement ; comme la porte est consignée, il ne trouve rien de mieux que de vouloir sortir quand même et d'emprunter l'échelle de secours extérieure, qui ne descend pas plus bas que le 1^{er} étage, et de sauter pour aller en ville.

C'était un charmant camarade, et nous nous entendions parfaitement pas seulement parce que nous mettions notre vin en commun (1 bouteille par jour et par personne). Il tenait le vin rouge pour un reconstituant énergique et buvait bien, moi peu. De sorte qu'une infirmière nous préparait souvent une bouteille de vin chaud sucré, dont il savourait la plus grande partie, pour bien dormir et ça remplaçait un peu le chauffage manquant.

Pieds gelés. Outre mes blessures, on s'est aperçu que j'avais les pieds gelés. C'est moi surtout qui le sentais. On m'a d'abord fait des enveloppements de gaze vaselinée. Puis on m'a traité à l'ambine bouillante (?) au moins chaude, très agréable ! Un jour, un jeune apprenti toubib – très apprenti – découvrant qu'un de mes pieds était devenu noir, s'est trouvé bien embarrassé, aucun vrai médecin n'était là. Le lendemain, toujours seul et voyant le noir gagner, il s'est décidé à me découper le pied aux ciseaux, séparant la partie gangrénée de celle qui ne l'était pas encore. Ce n'est pas l'opération la plus douloureuse que j'aie supporté, mais y a tout de même plus agréable.

Il a fallu que le D^r Jansen rentre d'un séjour au front pour qu'une décision, devenue urgente, soit prise. Après une grimace qui en disait long : « chloroforme, vite, faut couper ça tout de suite »... et en effet, des **fusées ?**, nécrosées montaient déjà le long de la jambe. Naturellement, je ne me suis éveillé de cette aventure (imprévue pour beaucoup) que dans mon lit, entouré par Demeyer et M^{rs} Fenwick, infirmière de l'étage, qui venait fréquemment nous surveiller.

Demeyer apprend assez vite que je suis au courant de mon raccourcissement et paraît tout content de faire une blague. C'est seulement tard dans la soirée qu'il me raconte que M^{rs} Fenwick pense que je ne sais pas et se demande comment me l'annoncer. Alors il trouve marrant de laisser marcher l'Anglaise, que je m'empresse alors de rassurer, car celle-là était épatante.

Les prisonniers Allemands. Le personnel brancardier Belge est très réduit. Nous sommes très vite assistés par des prisonniers Allemands, dont certains sont d'ailleurs parfaits.

Otto, petit Prussien de mon âge et de ma taille, soldat de la Garde, que j'avais eu sans le savoir en face de moi le 3 juin 1918 en forêt de Villers-Cotterêts. Un chic type qui avait le courage de montrer sa fureur quand il entendait médire de la Prusse ou de son Kaiser. Il est vrai qu'il ne craignait plus de représailles.

Doktor Théo, un grand fort type qui, entre autres, avait la charge acrobatique de me baigner en maintenant hors de l'eau toutes mes plaies.

Brancardiers : devaient chaque journée, au moins une fois, descendre un brancard par un escalier assez raide, du 4^{ème} étage à la salle d'opérations. La position normale était très douloureuse pour mes extrémités inférieures : j'ai rarement pu obtenir qu'ils me transportent la tête en bas.

Les souverains. Dans les tout premiers jours de mon séjour à la Panne, le Roi Albert et la Reine Elisabeth sont venus visiter les blessés soignés à l'ambulance de l'Océan et leur dire leur reconnaissance pour les efforts accomplis en vue de la libération de leur pays. Puis, au fur et à mesure de l'avancée des troupes, ils allèrent se montrer et porter la bonne parole aux populations fraîchement libérées de l'envahisseur allemand. Plus tard, la Reine est revenue plusieurs fois.

Je la revois distribuant des boîtes d'excellents cigares et des cartouches de cigarettes. Tandis que le D^r Jansen qu'on serait probablement forcé de me couper une jambe (c'était déjà fait), il avait pu obtenir un laissez-passer pour

cette région, zone d'opérations. À son arrivée à la Panne, le Major Henrand, directeur de l'ambulance en l'absence du D^r Depage, avant de l'autoriser à monter me voir, avait voulu s'assurer lui-même de mon état : l'opération était faite et je l'avais supportée. C'est moi qui l'ai annoncé à papa. Grosse émotion de part et d'autre.

Lors de sa première visite à l'ambulance dès que la Reine Elisabeth pénètre dans ma chambre, son regard paraît attiré par mon calot bleu horizon trainant sur une chaise.

Sa Majesté me tend une main, que je crois devoir saisir délicatement. Je crois alors percevoir quelque signe de discrète hilarité chez les deux ou trois médecins qui l'accompagnent ; je n'oserais pas affirmer que la Reine ne se soit pas efforcée de contenir un sourire.

.....
Moi, jeune ahuri par ce spectacle, peu au courant des usages mondains, j'ai appris seulement un peu plus tard que je venais de manquer l'occasion de baiser la main d'une très grande Dame.

Ambulance de l'Océan, à Vinckem près de Furnes ⁽⁴⁾

Le 20 février 1919, on m'envoie de la Panne à **Vinckem** : un hôpital composé d'un certain nombre de baraquements en bois groupés autour d'un bâtiment central. Je suis affecté au pavillon des officiers, où vivent déjà quelques camarades Belges et un lieutenant Français : Montélimar : un grand fort type qui, dit-on, aurait tenté de se supprimer après avoir eu quelques ennuis concernant une caisse dont il avait la responsabilité.

Madame Montélimar est venue rejoindre son mari, le soutenir, le remonter. Tous deux sont logés dans une des chambres du pavillon ; elle s'affaire beaucoup, on la voit, on l'entend beaucoup, à la cuisine, dans les couloirs, un peu partout. Ce qu'on sait moins et qu'on apprendra plus tard, c'est que l'ordinaire quotidien comprenait des œufs pour chacun d'entre nous. 12 ou 15 œufs que chaque jour Mme Montélimar fauchait pour en gaver son mari : il s'en est bien sorti !

L'impression laissée par le ménage Montélimar n'est pas parmi les meilleures. Heureusement d'autres se sont montrés plus sympathiques. Magnin, Castiaux, Herman, par exemple. Heusselin le plus grand blessé d'Allemagne, peut-être du monde.

L'infirmière chargée de notre pavillon est M^{elle} Weihmans, énergique, décidée, consciencieuse et aussi très agréable. Un gentil minois, ce qui ne gâte rien. Elle est fiancée à un de ses anciens patients : Herman, qu'elle va bientôt épouser. Robe blanche, pilou blanc. Une autre infirmière, M^{elle} de Suret, très fatiguée physiquement (peut-être aussi moralement) est envoyée en convalescence dans notre pavillon. Robe rose, Kilou rose. Elle épousera plus tard le lieutenant Demeyer que je connais plus tard à Bruxelles (pas celui de la Panne).

Ces deux jeunes personnes sont réellement charmantes et tous s'accordent pour dire l'excellent souvenir du temps passé en leur voisinage.

Deux bons camarades aux amitiés véritables.

Vinckem doit fermer, ses habitants étant envoyés en convalescence ou transférés à Bruxelles. En juin 1919, nous ne sommes plus que trois dans le pavillon : Magnin, Castiaux et moi, tous trois amputés d'une jambe.

Nous nous rasons consciencieusement. Aussi cherchons-nous à nous distraire, de temps en temps aux dépens de l'infirmière de nuit (une seule pour l'ensemble des pavillons) que nous taquinons volontiers et qui veut chaque soir constater le fruit de nos imaginations chahuteuses.

Un soir, le courant est coupé, plombs sautés. Nous croyons ignorer pourquoi. Un autre soir, les sommiers sont mis en position de bascule : notre mise au lit en est sérieusement compliquée, plusieurs essais sont ratés avant que nous arrivions à tenir en équilibre très instable, et la venue de l'infirmière se fait attendre : un peu plus tout était manqué.

Le lendemain, nous glissons notre matelas sous le sommier, à même le sol : le matelas a beau être peu épais, l'espace est si réduit que nous devons caser soit notre nez, soit une oreille dans une maille du grillage.

Notre imagination reste en panne plusieurs jours, ce qui ne manque pas d'intriguer l'infirmière. Puis une idée terrible nous vient. Chaque lit est assorti d'une prétendue table de nuit en bois blanc, de construction très sommaire, assemblage plus ou moins branlant.

Première opération à réaliser : compléter le mobilier de notre chambre en portant de 3 à 12 le nombre de tables de nuit. Pour 3 unijambistes, la manœuvre est déjà compliquée et longue, aussi commençons-nous dans la journée à déménager en les trainant les tables des chambres vides, et à les placer « adéquatement » de telle façon que chacune puisse supporter un des

pieds de nos lits. Tout ceci, bien entendu, sans éveiller l'attention des indiscrets possibles. Le soir, nous sommes encore loin du but : il faudra donc remettre au lendemain la fin de l'opération et en attendant camoufler le plus possible les préparatifs déjà réalisés et nous coucher normalement.

Lors de sa tournée rituelle, l'infirmière de nuit semble bien flairer quelques dispositions inusitées mais s'interroge seulement en silence. Elle nous fait tout de même une seconde visite plus tardive et paraît rassurée par notre calme.

Le lendemain, il s'agit d'opérer rapidement dès l'heure du diner, où nous sommes presque assurés de n'être pas dérangés.

Première difficulté : monter les lits sur les tables de nuit ; il faut l'avoir tenté pour se rendre compte du boulot, et encore. Moi je peux appuyer mon genou sur une chaise, mais mes deux copains sont amputés très haut et pas très stables sur leur pilon. Plusieurs essais sans autre résultat que de frôler la catastrophe décourageant Magnin et même Castiaux et je dois insister beaucoup pour les convaincre de persévérer. Enfin la bonne manœuvre est trouvée, un lit est hissé, reste à hisser les deux autres.

Après avoir monté avec précaution matelas et literie, nous pouvons enfin diner en attendant l'heure de nous y glisser.

C'est alors que nous nous trouvons en face du plus grand péril : les plumards assez lourds, posés sur des tables fragiles constituent des ensembles (?) branlants, grinçants, menaçant à tout moment de s'effondrer. La disposition de mon genou me permet d'aider mes complices, mais leur ascension – et la mienne ensuite – sont extrêmement difficiles.

Même hissés et allongés, nous continuons à avoir très peur, nos échafaudages grincent tellement que nous osons à peine nous retourner. Pour comble de malchance, l'infirmière, retardée dans sa ronde par un incident dans un autre pavillon, n'en finit pas d'arriver.

Entrant dans notre chambre, elle pousse un grand cri et s'enfuit. Revenue peu après accompagnée de la « Matrone » (infirmière en chef), toutes deux suivies de curieux et de curieuses, puis du directeur de l'hôpital qui nous fait de très sérieuses observations sur nos « initiatives absurdes et dangereuses ». Dans le fond, le danger étant conjuré, ne se retenait-il pas de rigoler ? Les autres aussi.

Puis quelques brancardiers sont venus nous délivrer de notre situation inquiétante, démonter nos échafaudages et remettre en place nos lits. Il était temps, deux tables au moins étaient sur le point de s'affaisser.

Potacherie effectivement stupide et particulièrement dangereuse mais non suivi d'accident même bénin. Et puis il faut bien aussi se figurer que notre séjour dans ce triste bâtiment maintenant presque vide était tellement morne que sous peine de tomber dans le découragement, le désespoir, il nous fallait bien tenter de nous dérider un peu. Et puis ne fallait-il pas nous préparer à reprendre bientôt quelque activité ?

*

Opération nécessaire, peut-être ultime

Si je suis encore à Vinckem, qu'on est en train de fermer, c'est que mon moignon de jambe s'est formé un peu au hasard de ce qu'on a dû découper pour enrayer la progression de la gangrène : en particulier les cicatrices ont adhéré intimement aux os, qui ont eux-mêmes été entaillés ou grattés plus ou moins. Comme disait l'autre, ça la fout plutôt mal !

Comme je dois aller à Bruxelles pour me faire appareiller, j'aimerais bien qu'avant de quitter Vinckem ce moignon soit arrangé correctement. Le docteur...doit s'en occuper. Ne doit-il pas aussi le raccourcir et le remodeler ?

Le..., dès le matin il commence par m'enlever l'éclat qui, dédaignant l'artère, est venu se loger dans mon cou, chirurgicalement tripoté depuis que je l'ai retrouvé, se trouve maintenant à fleur de peau.

Il se dépêche de le faire avant même que je ne sois endormi, mais la petite opération n'est aucunement douloureuse. Je sens qu'il met deux agrafes pour fermer la petite entaille. Puis on ne sait pas pourquoi – en tout cas moi, je n'ai pas su pourquoi – j'ai une syncope. Situation devenant très gênante pour le chirurgien, car la syncope persiste.

L'opération est seulement commencée et je m'agite beaucoup paraît-il. On dit même que plusieurs aides se sont mis à cheval sur mon corps pour me maintenir. On a donc dû refermer en catastrophe.

Résultat : mes cicatrices restent adhérentes et j'apprendrai bientôt que de là viendront mes plus grandes souffrances comme mes plus grands problèmes.

*

.....

Bruxelles – Berkendael 23.6.19/27.20.20

Le 23 juin 1919, mes dernières plaies suturées et en bonne voie de cicatrisation, je quitte Vinckem pour me rendre à l'ambulance de l'Océan de Bruxelles-Berkendael, où fonctionne maintenant le service d'appareillage du D^r Martin.

Les invalides des jambes venaient toujours avec quelque tristesse mêlée d'envie : partir pour des balades ou des spectacles extrêmes, les copains infirmes d'une partie supérieure. Aussi leur réservaient-ils quelques blagues comme le lit en portefeuille. Une farce guère plus spirituelle mais efficace a été réservée à un camarade un peu fat, que sa façon de narguer les « pieds cassés » avait rendu antipathique. Après son départ, pour une soirée annoncée comme encore plus attrayante que les précédentes, nous avons tiré son lit jusqu'au palier, et l'avons introduit dans l'ascenseur, puis bloqué celui-ci entre 2 étages et coupé le courant.

Bien sûr il a fait du pétard à son retour, mais n'a pu retrouver son lit que le lendemain matin. Après une seconde expérience semblable, il est devenu très bon camarade.

Pour amuser Vico, - ex-avocat qu'une balle en plein crâne avait privé de l'usage facile de la parole – je grimpais par les mains, en haut de la canalisation de chauffage de notre chambre (plafond assez haut) et, pendu par une main j'imitais le ouistiti en me grattant de l'autre main l'aisselle. Vico prenait alors des quintes de rire. Pa très original !

J'avais fini par acquérir involontairement la 1^{ère} fois, une certaine maîtrise dans l'art de plonger dans l'escalier, un escalier en granitos gris, bien joli : amorce en béquilles d'une descente de 3 marches à la fois, lancer des béquilles en avant et glissade sur le ventre jusqu'au palier. L'effet était toujours garanti, surtout lorsqu'il était amené par un compère. Mais les boutons en cuir de mon manteau ont eu à en souffrir.

Cette maîtrise m'a bien servi plus tard, un soir que je quittais le 86 avenue de Clichy pour rentrer à l'hôpital de St Maurice (on disait Charenton en souvenir de l'ancien asile de fous) où j'étais hébergé à la suite d'engelures au pied et au moignon. Il avait plu et les marches de l'escalier de descente du métro La Fourche étaient grasses. Mes béquilles ont glissé et j'ai plongé sur le ventre, comme à Bruxelles, mais je n'ai jamais compris comment glissant sur le ventre,

je me suis retrouvé avec un fond de pantalon plein de boue. Il y avait peu de spectateurs, mais je me suis relevé seul, non sans mal, essayez donc.

J'étais pourvu d'un pilon provisoire, qui me permettait difficilement de me déplacer, mais j'avais envie d'aller passer quelques vacances près de mes parents. Les copains m'avaient dit que le directeur de l'hôpital le Major Henrard me refuserait certainement une permission, à moins par exemple de l'avoir à la flatterie.

En effet, quand je lui pose la question, il commence à se mettre en colère : « Non pas de permission, on prend de mauvaises habitudes et on revient tout pourri. Non ! »

- Ah Major, c'est bien ce que je craignais, il nous est interdit de nous lâcher
- Comment, moi Etienne Henrard, je n'aurais pas le droit de décider ! C'est moi le maître ici, va mon petit, fais ta demande au bureau, je signe tout de suite.

Le Roi – Au cours de mes déplacements dans Bruxelles il m'est arrivé, notamment avenue Louise, de rencontrer le Roi ou de le croiser, marchant avec un officier d'ordonnance : à pied ou à bicyclette rarement je suis arrivé à le saluer le premier.

Le jour de sa fête une tribune avait été dressée pour les blessés des hôpitaux, juste en face du Palais. Après avoir passé en revue les troupes, il en prend à cheval la tête et vient s'arrêter devant la tribune pour adresser un compliment affectueux aux blessés, s'adressant en premier au jeune officier de l'armée française. Attention délicate qui m'a infiniment ému et flatté.

Revenu de permission, j'avais rapporté mon vélo, pourvu sur la pédale droite d'un godet destiné à recevoir le bout de mon pilon. Je m'en servais assez volontiers pour descendre en ville et rencontrais assez fréquemment des tourneuses d'orgue de Barbarie. C'était la mode à l'époque. Immanquablement, en m'apercevant, la musicienne arrêta son morceau pour mettre le carton de la Marseillaise. On me faisait au passage une petite ovation – un peu intéressée d'ailleurs,

-Une fois, en bon badaud, je m'approche d'un défilé de gens qui braillaient en suivant des porteurs de pancartes écrites en flamand. Une manifestation de Flamingants (partisans de l'autonomie et de l'usage exclusif de la langue flamande) aussi contradictoire que ça puisse paraître, tout un groupe est venu

m'entourer et on m'a porté en triomphe dans la foule des manifestants. J'étais en tenue bleu horizon, et plutôt gêné. Il n'y a pas eu d'incident diplomatique, et à l'époque il ne pouvait guère n'en avoir. Je suis tout de même allé voir l'attaché militaire Français et lui fournir les explications qui s'imposaient.

-J'ai été reçu et gâté par plusieurs familles, Derboven, Magnier qui ont été pour moi d'une gentillesse extrême. Un jour j'avais été prié à goûter par la femme d'un juge (je crois) qui avait réuni quelques amis. À un moment elle me dit à peu près : « Lieutenant, racontez-nous, comme ce devait être beau et terrible, une charge à la baïonnette, les clairons sonnait, les drapeaux déployés claquant au vent »... « Ceci déclamé bien sûr ». J'ai eu beaucoup de mal à lui faire entendre que je n'avais pas participé à une charge de baïonnette, mais que la représentation très poétique qu'elle s'en faisait ne pouvait qu'être très irréaliste.

*

Guelton à Bruxelles

Il avait dû me dire que, dans le civil, il fabriquait des balances à Bruxelles ou dans cette région. Je suis tout de même fort surpris, un jour que je me déplace avec quelques camarades et infirmières Belges – je crois que nous allions assister à une retransmission d'une revue du Casino de Paris – de me trouver face à face avec Guelton, qui cherche à parader.

« Quelle joie, mon cher ami, de vous revoir. J'étais très inquiet sur votre santé. On m'a dit que vous avez été sérieusement touché. J'avais beaucoup d'estime pour vous etc... ». « J'ai justement reçu ces jours-ci du Colonel Allié une demande d'avis concernant une proposition pour la Légion d'Honneur en votre faveur »...

Mes amis s'arrêtent, quelques passants aussi – je suis seul en tenue bleu horizon.

Mon envie est grande de le gifler pour tout ce qu'il m'a fait endurer mais je pense tout d'un coup à mon uniforme en pays étranger. Alors tout simplement plutôt dans une attente assez théâtrale je lui dis à peu près :

-Monsieur je ne vous connais pas et ne veux pas vous connaître et zou, on repart voir Maurice Chevalier et la Miss (tinguette) au grand étonnement de tous les présents.

Un peu plus loin, j'ai dit aux amis les raisons de mon mépris pour ce sinistre individu.

J'ignore la suite qu'il a pu donner à la demande d'avis me concernant. Je considérerais comme outrageant un quelconque avis venant de lui.

*

Le retour en Allemagne

Une fois remis et à peu près raccommodé, pourvu d'un pilon et même d'une jambe de bois, je pense être enfin en état de rejoindre les miens.

J'ai déjà rencontré plusieurs fois un lieutenant Français qui veut m'entraîner à faire un tour en Allemagne occupée, et j'avais déjà eu l'idée de tâcher de revoir quelques anciens, de mon régiment supposé stationner à Aix-la-Chapelle.

Nous quittons Bruxelles le 29 octobre 1920. J'apprends que toute ma division est plus ou moins dispersée dans la région et que les anciens doivent être maintenant démobilisés. Alors rapidement je quitte mon camarade et m'embarque vers Paris.

Arrivée tardive en Val de Grâce dont le patron – me dit-on – est très sévère, à cheval sur les horaires et ne tolère certainement pas ma brève escapade à Aix-la-Chapelle. Comme mes papiers d'évacuation n'ont pas été établis à sa stricte convenance, je lui propose de me présenter à l'hôpital asile de St Maurice et il est enchanté de n'avoir pas à débrouiller lui-même une situation assez simple.

Le 25 janvier 1921, la commission de réforme me propose pour la radiation des cadres et une pension d'invalidité.

Finalement, une fois rétabli, démobilisé, après une carrière guerrière assez brève, il ne me restait plus qu'à souffrir encore intensément pourtant :

- a) De mon pied, sévèrement déformé par l'engelure et les positions défectueuses dans le lit – poids des couvertures – etc.
- b) Au port d'une jambe artificielle, pas encore très perfectionnée : arrachement des cicatrices du moignon m'obligeant à recourir au deux cannes, même aux béquilles.

Pour le pied, en novembre 1972, un médecin expert du centre d'appareillage a eu l'idée de me prescrire l'établissement de chaussures avec semelle orthopédique d'où amélioration sensible dont je lui suis très reconnaissant.

Pour la jambe, en novembre 1975, mon gendre Jean **Brien** ? M'a conduit à la consultation du Docteur Michaut au C.R.A. de Valenton, où on m'a équipé d'une jambe plus légère, facile à porter en bretelle. Important progrès dont je suis très satisfait.

Que n'ai-je eu cela 50 ans plus tôt !

- c) Du nez et des voies respiratoires supérieures, très irritées par l'ypérite et par l'éclat d'obus qui m'avait très abimé la face et le nez. J'ai là – et les choses ont plutôt empiré depuis le début – j'ai là une véritable usine fabriquant en permanence une abondante matière malodorante dont je dois me débarrasser très souvent, surtout le matin, après l'accumulation de la nuit.

À ce moment surtout, je tousse beaucoup, ce qui fait dire à mon entourage : tu t'es encore enrhumé ! Faut soigner ton rhume !

*

Retour à la vie civile

Janvier 1921. À cette époque très attendue même les gens de ma classe et de la suivante sont démobilisés. Il est presque impossible de trouver un emploi.

Je passe, au titre des emplois réservés aux victimes de la guerre, (dans des conditions d'ailleurs peu brillantes), le concours pour l'emploi de rédacteur au Ministère de l'Instruction Publique, des Beaux-Arts et des Cultes, dont j'avais déjà à Bruxelles entamé la préparation par la voie de l'école universelle par correspondance. Préparation rendue difficile par divers incidents de santé entraînant des arrêts et aussi par l'état déficient de mon cerveau.

J'ai attendu ma nomination jusqu'à janvier 1923 !

Après un examen facile, j'entre alors comme employé auxiliaire à la sous-intendance militaire de La Tour Maubourg, avec une rémunération dérisoire, que j'améliore un peu en passant l'examen d'employé principal.

Trop à l'étroit dans la caserne nous allons ensuite nous installer dans un immeuble précédemment occupé par un grand collège religieux, près de la Porte de Versailles.

Adjoint au chef du bureau du fichier : grande pièce, effectif 70 ou 80 personnes, je crois, dont 4 ou 5 mâles plus ou moins infirmes et beaucoup de femmes individuellement très gentilles, mais devenant impossibles dès qu'elles

sont rassemblées. Il m'a fallu plusieurs fois tomber la veste pour séparer les plus acharnées.

*

Ministère de l'Instruction Publique janvier 1923

Nommé « rédacteur » à ce « Ministère de l'Instruction Publique, des Beaux-Arts et des Cultes », je suis affecté au bureau de l'enseignement supérieur dont un plaisantin farfelu avait dicté et même écrit dans un journal : Quand l'huissier le veut bien, il vous introduit chez le chef, bien gentil mais complètement sourd. Celui-ci vous envoie chez le sous-chef qui, lui semble bien vous entendre, mais ne peut guère vous répondre utilement car il est bé-bègue !

Ce 1^{er} bureau est très chargé d'attributions nombreuses et diverses, parmi lesquelles les bourses et les statistiques. Dans ces directions, à cette époque, la vie hiérarchique est scrupuleusement respectée : chef – sous-chefs – rédacteurs – commis – dactylos. Mais au bout de quelques mois le système va tendre à un mode moins rigide après la nomination au poste de directeur de M. Cavalier : un grand chef.

Il me fait un jour appeler pour mettre à jour les graphiques qu'il a lui-même déjà établis, puis pour en établir de nouveaux en encres de couleurs. Il semble très satisfait de mon travail.

Je m'attache à normaliser et à développer, avec son accord, le système d'attribution des bourses, puis à mettre en forme celui des bourses aux pupilles de la Nation, avec une réglementation moins sévère, en raison de leur qualité de victimes de la guerre.

Plusieurs années après, je suis inscrit au tableau d'aptitude aux fonctions de sous-chef, puis nommé sous-chef au 1^{er} bureau primaire.

Période assez calme dans un service dont le chef est assez exigeant mais très gentil. Je n'y suis plus très surchargé de travail.

Puis vient l'heure des commissions de la Hache et de la Guillotine, chargées de réaliser des économies dans le budget de l'État et dotées du pouvoir de supprimer d'autorité, par exemple les emplois qu'elles jugeront non indispensables.

En fait, elles s'attachent à supprimer les postes tenus par des fonctionnaires retraitables ou sur le point de l'être : hasard qui n'est pas toujours heureux.

Notamment au 2^{ème} bureau primaire le poste de chef est supprimé. L'unique sous-chef se voyant chargé seul et sans compensation de rétribution de gérer ce service très important (par exemple : organisation matérielle complète de tous les professorats supérieurs, contentieux des examens primaires et des accidents scolaires).

Peu de temps après, le sous-chef de ce 2^{ème} bureau est régulièrement nommé à un emploi de chef au technique.

Alors qui peut bien être désigné pour le remplacer, tout en gardant – comme cela s'était passé pour lui – le grade et la rémunération de sous-chef. Moi, qui ne suis même pas licencié en droit, j'ai alors bénéficié du concours très précieux de mes deux rédacteurs (Vivien et Sidet) mais n'ai plus jamais connu les heures normales de présence au bureau. Situation encore aggravée presque'au-delà du possible lorsque ces deux rédacteurs seront mobilisés en 1939.

Fin

A la mémoire de Jean ROLAND avec l'aimable autorisation de sa fille madame FERRY - Octobre 2014 -



SOURCES :

- (1)** – le 82^{ème} R.I. a son casernement en 1914 à MONTARGIS et TROYES il fait partie de la 17^{ème} Brigade d'infanterie, 9^{ème} division d'infanterie, 5^{ème} corps d'armée – et à la 9^{ème} D.I. d'août 1914 à novembre 1918 – en 1914 il est constitué de 9 bataillon – En 1917 il est dans l'Aisne : bois de Genlis, Neuville en Beine, Les Hézettes, Quesmy, Les Usages, Noyon, Chiry – En 1918 c'est la bataille de Noyon (22-29 mars) puis en Alsace à Aspach le Haut – puis Marne jusqu'au 3 novembre.
- (2)** 169^{ème} R.I. dit « Régiment des Loups » En 1914 son casernement ou lieu de regroupement est Toul, Bourlemont, Pont Saint-Vincent – régiment affecté à la défense de la forteresse de Toul. A la 73^{ème} D.I. d'août à juin 1915 puis à la 128^{ème} (256^{ème} Brigade) jusqu'à novembre 1918 – constitution en 1914 : 3 bataillons. En 1918 Lorraine de décembre 1917 à 17 avril 1918 – Badonviller puis la Marne et ensuite à partir de septembre/octobre les FLANDRES – (Photos)
- (3)** – La forêt de Retz se trouve à l'Est de Villers-Cotterêts (Aisne) En 1918 le Nord de la forêt de Retz est marqué d'importants combats. Plus de 1000 hectares sont totalement détruits et 4000 hectares sont criblés de balles.
- (4)** – La Panne est une station balnéaire de Belgique où le roi Albert 1^{er} roi de Belgique séjournait pendant la 1^{ère} Guerre mondiale après que l'armée Belge se fut retranchée derrière Yser en 1914 et que l'Allemagne eut pris possession de l'essentiel du territoire belge.
- (5)** – l'AMBULANCE de la Panne – hôpital militaire guerre 14/18 – est l'ancien grand hôtel de l'Océan (photo) – il ouvrit le 18.12.1914 dirigé par le Dr Depage à 12 km du front. En 1917 ce secteur devient de plus en plus dangereux et plusieurs bombes touchèrent l'hôpital faisant de nombreuses victimes. On déplaça alors l'hôpital à VINKEM de juin 1917 à septembre 1918. Puis réinstallé à la Panne avant la grande offensive de septembre. Il ferme le 15.10.1919 en raison d'une épidémie de grippe espagnole. 19375 blessés seraient passés par l'ambulance. À son apogée, il fonctionnera avec 160 infirmières au moins et 280 brancardiers.

De nos jours cet hôpital-hôtel n'existe plus et a été remplacé par une Résidence mais une plaque commémorative y est édictée. À l'hôpital de Vinckem par la Croix-Rouge du 24.10.1917 au 25.11.1918 : 9440 soldats y furent hospitalisés (Belgique non occupée).

*